DANIEL CROZES

roman

Les Chapeaux d'Amélie



ROUERGUE

Présentation

Le 11 novembre 1918, les cloches carillonnent la fin d'un cauchemar. Tant d'hommes sont morts au combat… Pour les survivants, le temps est venu de surmonter les traumatismes de la guerre.

Ce roman de Daniel Crozes, l'un de ses plus grands succès, Grand Prix du Roman de la Ville de Pamiers 2008, nous plonge dans cette époque particulière autour de quatre personnages – Amélie, Margaux, Julien et Octave – en quête d'une nouvelle vie. Julien, mobilisé à dix-neuf ans, doit épouser Amélie, une modiste qu'il connaît depuis l'enfance. Mais la guerre continue de hanter l'ancien soldat. Margaux, elle, a perdu son mari au front. Fille d'un industriel fortuné, à la tête du grand magasin de mode de la ville, elle aspire à trouver l'homme avec lequel refaire sa vie. Octave pourrait-il lui rendre le bonheur qu'elle a perdu ? Mais ce jeune pharmacien élégant et cultivé ne préférera-t-il pas à cette femme trop sûre d'elle la fraîcheur et le courage d'Amélie, sa capacité à conserver malgré les épreuves un magnifique amour de la vie ? Autour de ces quatre jeunes gens, dans un environnement où les convenances pèsent lourdement, vont se déchaîner les rivalités amoureuses et professionnelles.

Journaliste, historien et romancier, **Daniel Crozes** est l'auteur de près de quarante ouvrages, tous publiés aux Éditions du Rouergue. Ses romans, toujours marqués par une rigoureuse trame historique et un important travail documentaire, lui ont attaché un large public.

Illustration de couverture : W. S. Bylityllis, affiche publicitaire pour le *Golden Arrow*
(lithographie couleur, détail) vers 1920.
© Compagnie des Wagons-Lits, Paris, France,
Archives Charmet / The Bridgeman Art Library

© Éditions du Rouergue, 2007
www.lerouergue.com
ISBN : 978-2-8126-1317-3

DANIEL CROZES

Les chapeaux d'Amélie

roman

ROUERGUE

1

La locomotive s'était éloignée de Toulouse en pleine chaleur. Dans les faubourgs, au moment de son passage, il n'y avait personne aux fenêtres ni devant les maisons. C'était inhabituel, mais la température était devenue tellement étouffante depuis l'heure du déjeuner que le mécanicien et le chauffeur ne s'en étaient pas étonnés. Il n'y avait pas un souffle de vent. Le soleil écrasait tout. En traversant les champs de céréales qui s'étendaient autour de Saint-Sulpice, on pouvait entendre les craquements des grains malgré le vacarme. Dès le départ de la machine, les cheminots avaient ruisselé dans la fournaise que le chauffeur entretenait en la bourrant de charbon. En ce dimanche 29 juillet 1917, maintenant qu'ils étaient parvenus à Tessonnières, ils pouvaient se reposer à l'ombre en attendant l'arrivée de l'express Carmaux-Toulouse, avant de poursuivre leur chemin en direction des gorges de l'Aveyron. Réfugiés sous un marronnier près du portillon d'entrée, ils fumaient une cigarette tout en surveillant leur locomotive qui crachotait des

volutes de fumée et des nuages de vapeur. Quelques passagers avaient déserté leurs compartiments pour rallumer un mégot, bavarder à l'ombre des wagons, contempler les pistons et les bielles de la machine, se dégourdir les jambes sur les quais malgré le soleil de plomb. D'autres avaient poussé jusqu'à la borne-fontaine installée près de la lampisterie pour étancher leur soif. Un jeune homme d'une vingtaine d'années y avait rempli deux fois son bidon. Grand et maigre, le visage émacié et le regard absent, les cheveux courts sous le calot, il flottait dans son uniforme de « poilu » dont la toile bleue avait verdi sous le soleil. Il avait depuis longtemps ôté sa vareuse. En chemise largement déboutonnée, les manches remontées, il transpirait encore.

Des profondeurs de sa musette, Julien Soubrié exhuma une feuille de papier gommé et un paquet de « perlot ». Il s'appliqua à ne pas gaspiller un seul brin de gris, même s'il était de piètre qualité. Le papier collé, il entreprit sans succès de battre le briquet qu'il avait fabriqué dans les tranchées et qui ne l'avait pas quitté depuis sa première offensive. Comme les deux cheminots fumaient toujours près du portillon, il s'approcha du marronnier et leur demanda du feu. Spontanément, ils engagèrent la conversation sur la sécheresse qui sévissait en Albigeois depuis quelques semaines. Puis le mécanicien, un homme d'une cinquantaine d'années aux joues rondes, à la trogne rouge et à la moustache gauloise, le dévisagea.

– Tu viens d'où ?

La propreté de son uniforme l'intriguait. Depuis que l'état-major accordait des permissions aux soldats, ils revenaient tous hirsutes et barbus dans des vêtements pouilleux et crasseux.

– De Marseille.

– C'est une bonne planque. Tu n'as pas pris de marmites allemandes sur la figure comme tes copains de la Somme ! rétorqua le chauffeur, un échalas d'une quarantaine d'années aux mâchoires saillantes. C'est pépère !

En l'entendant, le jeune soldat fut pris de colère.

– Un planqué ? Répète ! Tu veux mon poing sur la gueule ? s'insurgea-t-il en bandant ses muscles.

Le mécanicien s'interposa aussitôt.

– Ne te braque pas ! Étienne plaisante. Comme tu arrives tout propre de Marseille, il s'imaginait que…

– Si vous saviez d'où je viens…

– Justement ! Tu pourrais nous le raconter. Ça nous intéresse. Depuis le début de la guerre, on a le sentiment que les journaux nous cachent certaines choses… On n'arrête pas de transporter des cercueils. À lire les journaux, y'aurait pas tant de pertes que ça. Alors, qu'est-ce qui se passe dans ton secteur ? Tu te battais où ?

– À Salonique, contre les Bulgares.

– À Salonique ? s'étonnèrent les deux cheminots. C'est où ?

– C'est très loin de chez nous, en Grèce.

Ce port du nord de la Grèce constituait le principal débouché méditerranéen des Balkans et de l'Europe centrale. Occupé par les armées alliées

depuis deux ans, il était devenu le centre du front balkanique. Dans cette région, la France avait engagé des troupes aux côtés des Anglais pour combattre les Bulgares qui opposaient une farouche résistance à toutes les offensives.

– Les Bulgares sont coriaces ! expliqua Julien. Ils connaissent très bien le terrain, ils attaquent sans cesse, mais ils restent invisibles. On n'arrive pas à les coincer ! Ils disparaissent comme des fantômes. Certains jours, les balles pleuvent de partout et il y a beaucoup de morts…

– Les journaux n'en ont pas parlé ! l'interrompit le chauffeur.

– Salonique et les Balkans ? C'est au diable ! répondit Julien. Ça ne les intéresse pas ! Ce matin, j'ai acheté un journal en arrivant à Toulouse et il n'y avait pas une seule ligne sur l'armée d'Orient… C'est lamentable ! Les journalistes pourraient penser aux poilus qui crapahutent dans la chaleur, le froid, la neige, des champs de bataille des Balkans… C'est différent des tranchées de Verdun et je suis bien placé pour comparer. On m'a envoyé dans le secteur de Verdun en décembre 1915 alors que je n'avais pas vingt ans. C'était une boucherie que je n'oublierai jamais. Dans les Balkans, c'est peut-être une autre guerre, mais c'est toujours la guerre.

Il s'écoula ensuite un moment de silence que le mécanicien, le premier, décida de rompre.

– La guerre est ignoble ! On sacrifie la jeunesse et on bousille des familles. Mon gamin a ton âge. Et, en ce moment, il déguste dans l'Artois. Ça mitraille de

partout ! C'est un miracle qu'il soit encore vivant. Et même qu'il n'ait pas été blessé…

Il s'efforça de refouler ses larmes en serrant les poings tandis que le chauffeur s'excusait auprès du soldat.

– Je ne cherchais pas à te froisser. Ni même à te reprocher un manque de courage. C'est ton uniforme qui m'a abusé… Et aussi tes cheveux, qui sont rasibus ! Et pas de barbe. Tout me laissait penser que tu étais un planqué… En traînant sur le quai autour de la machine avant le départ, on en repère souvent. Certains claironnent qu'ils sont bien tranquilles dans les bureaux des casernes ou les services de l'intendance. C'est pour cette raison que…

– Tu ne pouvais pas savoir que je débarquais de Salonique. Pendant une semaine, j'ai été consigné au dépôt du 54e colonial à Marseille comme tous les soldats qui reviennent des Balkans en bateau. Les médecins redoutent qu'on ramène une pneumonie, le typhus, les fièvres ou même la tuberculose. Et puis, on s'est occupé de nous…

À leur arrivée, les infirmiers les avaient débarrassés de leurs poux tandis que le fourrier leur avait distribué des tenues neuves pour remplacer leurs guenilles remplies de vermine.

– Changés, coiffés et rasés, nous sommes redevenus des hommes.

– Prends ces deux paquets de bergerac ! insista le chauffeur. C'est meilleur que le « perlot » de l'armée. On devrait vous en distribuer dans les régiments. Vous le méritez bien…

Soudain, ils entendirent des sifflets répétés dans les lointains. L'express Carmaux-Toulouse les rejoindrait bientôt.

– La récréation est terminée ! s'exclama le mécanicien tout en remettant sa casquette bleue.

Tandis que les cheminots se pressaient de regagner la locomotive, Julien se roula une cigarette. Du bergerac ? C'était tellement inespéré qu'il retrouva son sourire.

Remontant dans son wagon de troisième classe à la peinture défraîchie, Julien songea à son départ en 1915 pour Perpignan. Le 54e régiment d'infanterie coloniale l'attendait, comme des dizaines d'hommes du Sud-Ouest et d'Afrique, pour renforcer les troupes dans les tranchées. C'était une journée lumineuse. Le printemps s'imposait après de longues semaines hivernales. La campagne reverdissait, les bourgeons éclataient aux branches, les violettes tapissaient les clairières et les oiseaux chantaient dès l'aube près des maisons. Toutefois, cette quiétude n'était qu'une apparence. Certains affirmaient que l'on entendait les canonnades depuis les hauteurs de Villefranche dès que soufflait le vent de nord-est, et que les positions allemandes s'approchaient du Massif central. La guerre continuait à frapper les familles. Des enfants pleuraient la mort d'un père. Des femmes portaient le deuil d'un frère, d'un époux, d'un fiancé, d'un neveu ou d'un cousin. Par dizaines, des blessés s'entassaient dans les hôpitaux de Sainte-Claire et de la Chartreuse. La victoire rapide que les journaux et les officiers

de l'état-major avaient annoncée après la mobilisation d'août 1914, n'avait été qu'une amère illusion. Depuis l'automne, de sévères défaites avaient affecté les divisions françaises et les offensives se succédaient sans que personne ne puisse prédire qui réussirait dans les prochaines semaines à prendre l'avantage. Dans ces conditions, comment Julien n'aurait-il pas éprouvé une profonde angoisse en embrassant ses parents avant de monter dans l'express de Toulouse ? Ses deux frères se battaient déjà en Artois. Ils n'étaient pas bavards dans leurs lettres. Julien s'en inquiétait beaucoup. Que cachaient-ils sur les combats et les dangers qu'ils affrontaient ? Des réalités horribles ? C'était à craindre. Son wagon était occupé par de très jeunes gens en partance pour le front. Le visage grave, ils restaient silencieux. Résignés. L'armée appelait tous les hommes valides dès l'âge de dix-neuf ans. L'économie souffrait de plus en plus de ces départs massifs. Il manquait du personnel dans tous les domaines d'activités. À Villefranche, l'entreprise de salaisons qui avait embauché Julien comme apprenti-comptable après son brevet supérieur, employait une majorité de femmes. Des hommes continuaient à y travailler, mais ils avaient dépassé la cinquantaine. C'était la France en guerre.

Pendant les sept mois de son instruction à Perpignan, il avait côtoyé des Toulousains, des Pyrénéens et des Languedociens, mais également des Sénégalais que l'état-major avait arrachés à leurs familles et à leurs villages pour défendre la « mère patrie ». Ils n'étaient pas les moins vaillants lorsqu'il s'agissait

d'apprendre le maniement des armes, d'effectuer des marches nocturnes, de pratiquer le combat à l'exercice. Ils supportaient sans se plaindre les ampoules aux mains et aux pieds, les moustiques, le cagnard du Midi, les corvées et même les brimades de quelques sous-officiers qui en abusaient. Julien admirait leur résistance, leur courage, leur sentiment « du devoir à accomplir ». Le 8 décembre 1915, toute leur compagnie s'était entassée dans des wagons. Après un voyage interminable vers le nord puis l'est, les soldats du 54e régiment d'infanterie coloniale avaient découvert les paysages enneigés de Verdun. Ils étaient montés jusqu'en première ligne pour relever des camarades qui y croupissaient depuis la Toussaint. Ils s'étaient installés dans les tranchées que leurs premiers occupants s'étaient échinés à creuser à hauteur d'homme, les équipant de parapets, de boyaux et de refuges, puis les recouvrant d'une toiture de branchages pour les protéger des averses. Pendant la première semaine, les alertes, les corvées et les tours de garde avaient rythmé le quotidien de la compagnie. Comme ses copains, Julien avait affronté les rats, la peur, la faim, la soif et le vent du nord qui soulevait la neige en tourbillons pour l'entasser contre les rangées de barbelés. Mais le secteur était calme. Chacun espérait que les armes se tairaient jusqu'à Noël puis que les Allemands observeraient une trêve au moment de la Saint-Sylvestre. Soudain, un ordre était arrivé. Un sergent les avait réveillés en pleine nuit.

– On attaque à trois heures !

Un lieutenant était passé dans chaque refuge pour répéter les consignes qu'il rabâchait depuis une semaine.

– Rappelez-vous ! Les meilleures armes contre l'ennemi sont la discipline et l'intrépidité. Pas de quartier ! Tapez dedans sans hésiter ! Tapez dedans !

Cette première offensive, Julien ne l'oublierait jamais. La veille, les cuistots avaient amélioré l'ordinaire et distribué une double ration de gnôle, mais personne n'y avait accordé d'attention. On approchait de Noël. Les soldats s'étaient imaginé que l'état-major bichonnait les « bleus ». C'était une nuit sans étoiles. Soudain, les batteries des canons de 75 et de 155 avaient entrepris un pilonnage du terrain pour détruire les barrières métalliques et les barbelés avant l'attaque. Une fumée blanche s'était répandue de tranchée en tranchée. Les soldats avaient toussé à s'en déchirer la poitrine. L'attaque était imminente. Ils transpiraient et claquaient des dents. La panique les tenaillait. Julien avait mouillé son pantalon comme ses camarades qui s'apprêtaient à affronter la mitraille. Ses mains s'étaient crispées sur le Lebel. Son regard s'était tendu. Puis un sergent avait gueulé :

– À l'assaut ! À l'assaut !

Mais personne ne s'était précipité au dehors pour conquérir la tranchée ennemie. Julien avait éprouvé le sentiment qu'une force étrange les avait tous paralysés. C'était la peur de la mort. Leurs jambes s'étaient amollies. Leurs doigts tremblaient au point qu'ils étaient prêts à lâcher leurs armes. Furieux, le sergent

franchit le parapet pour les entraîner à sa suite en hurlant au milieu du déluge d'obus et de la fumée :

– En avant, nom de Dieu, en avant ! Allez-y ! Tapez dedans, tapez dedans ! Bougez-vous ! Sortez de vos niches ! Allez-y ! En avant, nom de Dieu ! Ou c'est le conseil de guerre et on vous fusillera.

Alors les poilus s'élancèrent au-dehors dans un crépitement de balles. Certains faillirent tomber dans la neige en désertant leur boyau. Pour s'encourager, ils poussèrent des hurlements en brandissant leur baïonnette dans la direction de l'ennemi dont on ne distinguait pas les positions. On n'y voyait pas à trois mètres. De temps à autre, des explosions illuminaient le paysage d'une lumière presque orangée avant de le plonger dans l'obscurité. Rampant sur la neige gelée pour se protéger de la fusillade allemande, Julien suffoquait dans la fumée opaque des obus. Il respirait par saccades, comme si des tenailles comprimaient ses poumons et le privaient d'oxygène. Un soldat appela au secours à quelques mètres seulement.

– Qui est blessé ? hurla Julien.

Son camarade ne répondit pas. L'avait-il entendu au milieu de ce vacarme ? Alors que les marmites éclataient, le soldat ressassait le prénom de son épouse et sanglotait comme si sa dernière heure était arrivée. Julien reconnut enfin la voix de Clément, l'un de ses camarades. Il supposa qu'il n'était pas atteint mais incapable d'avancer. Tétanisé. Comme Youssouf, le Sénégalais, qui appartenait à la même escouade depuis leurs premières journées d'instruction à Perpignan. Les sifflements de la mitraille le terrorisaient.

Refusant de lâcher Julien, il s'efforçait de progresser à la même vitesse. Soudain, Youssouf s'était arrêté. À genoux dans la neige et enlevant son casque, il déclamait des incantations où revenait sans cesse le nom d'Allah. Quand Julien constata qu'il ne le suivait plus, il se retourna :

– Courage ! Ce n'est pas le moment de flancher ! Relève-toi. On s'en sortira. Remets ton casque et fonce ! En avant ! Sinon les Allemands te descendront. Grouille-toi !

Mais Youssouf ne l'écouta pas. Ses prières terminées, il essaya de courir à l'arrière, vers les boyaux de sa tranchée. Les balles l'atteignirent alors qu'il s'écriait :

« La illaha illa Allah
Mahomet raçoul Allah ! »

C'était la prière des mourants. Julien hurla pour demander du secours.

– Un brancardier ! Un brancardier ! Vite ! Pour Youssouf !

Quelqu'un répondit :

– On arrive ! On arrive !

Julien avait avancé lentement dans la neige craquelée par le froid, en repoussant de la pointe de sa baïonnette tous les morceaux de barbelés que les marmites avaient déchiquetés. Les Allemands ripostaient sans relâche. Leurs mitrailleuses crépitaient à un rythme soutenu. Des balles ricochaient contre le casque de Julien qui transpirait malgré le vent du nord. Il s'arrêtait une poignée de secondes et attendait que les rafales faiblissent d'intensité pour

repartir. Bientôt, il hésita à continuer. À intervalles réguliers, sur sa droite et sur sa gauche, la mitraille fauchait les soldats, dont les gémissements de douleur et les appels au secours résonnaient dans la nuit. D'autres zigzaguaient avant de tomber dans la neige qui rougissait. En un éclair, Julien comprit que s'il progressait, il prenait le risque d'être tué par des tirs de plus en plus nourris et que s'il cherchait à revenir dans sa tranchée, il connaîtrait la même infortune que le Sénégalais. Par chance, il dénicha un fossé et s'y pelotonna dans l'espoir que le déluge s'atténue bientôt. Puis, fatigué, il s'assoupit.

Lorsque Julien se réveilla, la fusillade s'était arrêtée. La fumée piquante s'était dissipée, mais le paysage était jonché désormais de dizaines de cadavres. Il rejoignit son boyau en redoublant de discrétion pour tromper l'ennemi. Il y avait aussi le risque que ses camarades le prennent pour un Allemand. Franchissant le parapet, il s'écroula dans la tranchée. Exténué. Lorsqu'il retrouva ses esprits, dans le courant de la matinée, l'escouade comptait ses morts. Clément, Youssouf, Étienne, Gustave avaient disparu. Le sergent pestait après le manque de courage de certains soldats de la section, ce qui avait entraîné de lourdes pertes et de nombreux blessés.

– Ces imbéciles reculaient quand c'était le moment de foncer ! Quelle équipe de couards ! Ils appelaient leur femme au secours au lieu d'avancer ! Le résultat ? C'est un carnage !

Julien bouillait de colère, mais ne répliqua pas. Son escouade n'avait aucune expérience et on ne

pouvait imposer à de jeunes recrues un comportement de fantassins aguerris dès la première offensive. Les officiers avaient contribué lourdement à cette catastrophe en les exposant à des dangers auxquels ils n'étaient pas habitués. Hélas ! ils n'étaient pas disposés à l'admettre. Au lendemain de cette attaque meurtrière, Julien découvrit qu'ils avaient le droit de vie et de mort sur leurs hommes. Il y avait de quoi se révolter. Pourtant, il n'avait pas d'autre choix que de se résigner. Et lui, s'était-il bien comporté ? Devait-il se reprocher d'avoir attendu dans sa cachette que la fusillade s'achève en oubliant les appels des blessés et des mourants ?

Échaudé par cet échec, leur commandant n'avait pas essayé dans les semaines suivantes de partir à l'assaut de ces mêmes positions. Il avait préféré former les jeunes soldats à des « coups de main » à la grenade dans les secondes lignes, les préparant d'une manière plus efficace à l'offensive allemande de février 1916 qui avait déclenché la « bataille » de Verdun. Si Julien avait résisté au déluge d'obus, à l'angoisse de la mort et au découragement jusqu'à son départ en juillet 1916 pour Salonique, il le devait surtout à Amélie. Ils se connaissaient depuis l'enfance. Quelques mois seulement les séparaient. La jeune femme habitait Bellegarde, un village de l'Aveyron, où Julien séjournait souvent chez un oncle. Ils avaient partagé leurs jeux sur le Causse, échangé des serments à l'adolescence, et Amélie avait proposé de devenir sa marraine de guerre en 1915.

Depuis, elle avait manifesté des attentions et un dévouement précieux pour Julien. Elle était dans

ses pensées au moment où les marmites éclataient en soulevant des gerbes de terre et des morceaux de cadavres, lorsqu'il redoutait d'être enseveli vivant dans les boyaux et espérait le miracle. Quand les idées noires l'assaillaient, il l'imaginait dans la boutique familiale surveillant tous les matins le passage du facteur, attendant ses lettres, l'annonce de sa première permission et son retour. Le cafard était l'un des ennemis des soldats. Il les prenait tout à coup dans leur refuge, dans un village de l'arrière où ils se reposaient pour huit jours après des assauts difficiles et jusque dans les bordels militaires où l'ambiance n'était pourtant pas à la mélancolie. Soudain, ils ne plaisantaient plus, leur regard se brouillait et leur visage se fermait. Comme beaucoup, Julien avait abusé de l'alcool et fréquenté les bordels, mais il n'avait jamais pensé à se mutiler pour obtenir sa réforme. Ni même à se suicider pour échapper à la folie et à l'enfer. Certains dérobaient un pistolet pour se le braquer sur la tempe, abréger leur souffrance. Lorsque le courrier tardait à leur parvenir, il guettait impatiemment son arrivée, ne cessant alors de relire dans sa cagna les précédentes lettres. Il portait fièrement les chaussettes, les chandails et les écharpes qu'elle avait tricotés. Il savourait toutes les provisions qu'elle y joignait. Dès son départ de Villeneuve, Amélie s'était révélée plus qu'une marraine. Des sentiments encore confus s'étaient affirmés au fil des lettres. Et puis, ils avaient fini par s'avouer l'amour qui les liait et avaient décidé de se fiancer dès sa première permission. Mais les officiers avaient longtemps rechigné à l'accorder.

Qu'importe ! Maintenant que l'express approchait de Villeneuve, c'était encore et toujours Amélie qui occupait les pensées de Julien.

2

Penché à la fenêtre, Julien essaya de repérer Amélie parmi la foule, bien avant que la machine ne s'arrête le long du quai. Bientôt, grâce aux jumelles ramenées de Grèce, il remarqua une jeune femme au chapeau de paille blonde décoré de dentelles, de feuillages et de fleurs fraîches. Il la reconnut aussitôt ! Sa toilette estivale la transformait. Amélie avait tout juste vingt et un ans, mais elle en paraissait davantage dans cette robe à l'étoffe légère de couleur crème. Les parents de Julien, Odette et Eugène Soubrié, l'entouraient tandis que ceux de la jeune femme, Émilie et Henri Delmas, s'étaient également déplacés pour l'accueillir. Impatients de le revoir, tous le cherchaient des yeux parmi les soldats massés aux portières et aux fenêtres. Mais l'inquiétude apparaissait sur leurs visages. Ils se demandaient comment ils le retrouveraient après ses deux années d'absence. La locomotive ne tarda pas à s'arrêter dans des grincements d'essieux, mais des dizaines d'hommes, de femmes et d'enfants, agglutinés devant les portières,

empêchèrent Julien de se précipiter à la rencontre d'Amélie. En ce dimanche caniculaire, malgré les trois kilomètres qui séparaient le bourg de la station, de nombreux habitants avaient accouru pour recevoir dignement les militaires en permission. Les femmes avaient fabriqué une banderole « Honneur à nos poilus » qu'elles avaient déployée dès l'arrivée de l'express tout en agitant des drapeaux tricolores. Dans les champs, les enfants avaient ramassé des marguerites, des coquelicots et des bleuets pour confectionner des bouquets aux couleurs de la France qu'ils offriraient aux soldats. Quant aux musiciens de l'harmonie, ils exécutaient les premières mesures de *La Marseillaise*. Ensuite, ils les escorteraient en chanson jusqu'à Villeneuve.

Malgré la bousculade, Julien réussit bientôt à rejoindre Amélie qui s'était haussée sur la pointe de ses souliers pour pouvoir l'apercevoir parmi les jeunes poilus descendus de l'express. Elle manqua ne pas le reconnaître.

– Julien ? s'exclama-t-elle.

– C'est bien Julien qui revient ! répondit-il en souriant.

Elle l'observa dans la lumière éclatante de cette journée.

– Comme tu as changé…

Il n'avait plus le physique de sportif qu'il arborait fièrement au moment de son départ à Perpignan. Ses épaules s'étaient affaissées, ses muscles avaient fondu et son visage allongé. Quelques cheveux grisonnants sur les tempes le vieillissaient. Deux ans

qu'il n'était pas revenu ! Dans ses lettres, Julien ne s'était pas plaint de la boue, de la pluie et du froid à Verdun, de la chaleur à Salonique et de la férocité des batailles. Comme tous les soldats, il avait le sentiment d'accomplir au mieux son devoir et il ne s'était jamais étendu sur les victoires auxquelles il avait participé. Ce printemps, il avait accompagné sa demande en mariage d'une lettre d'amour, d'une très grande tendresse, dont elle conservait en mémoire chacune des phrases. « Pour l'amour que j'ai pour toi, je me sens plus fort, je me sens meilleur et je me sens plus joyeux. Et puis je sais, et je sens, que tu m'aimes autant que je pouvais le désirer. Même si tu es très loin de moi, je suis un homme heureux ! Tu es ma vie et ma joie. Tu illumines chacune de mes journées. Tu les remplis d'un parfum qui me fait aimer la vie et qui la rend belle même quand elle est difficile… » En le retrouvant aujourd'hui amaigri et anxieux, elle prenait brutalement conscience de ce que les soldats enduraient. Mais elle n'osa pas le questionner sur la guerre. Julien n'avait pas été blessé. Il revenait sans une égratignure. C'était presque un miracle ! D'une main douce, elle caressa ses joues émaciées, brûlées par le soleil.

– Julien, c'est toi, enfin… Tu verras, dans quelques jours, tout ira mieux…

Il haussa les épaules puis esquissa un sourire ; il n'avait guère l'habitude de se plaindre. Il écourta la discussion pour embrasser ses parents. Odette Soubrié pleurait de joie en le serrant contre sa poitrine. C'était une petite boulotte qui trottinait à longueur

de journée dans la quincaillerie familiale. Depuis le début de la guerre, à tous les passages du maire ou de son adjoint dans les rues du bourg, lorsqu'ils distribuaient les mortuaires aux familles frappées par le malheur, Odette Soubrié tremblait pour ses trois enfants soldats. Étaient-ils toujours vivants ? Depuis leur départ, elle passait des heures en prière et déposait trois cierges chaque dimanche à la collégiale de la paroisse. Maintenant, heureuse et soulagée, elle pleurait à chaudes larmes.

– La Vierge m'a exaucée, mon Julien ! murmura-t-elle. Elle t'a protégé comme elle a protégé tes frères. C'est miraculeux. Il y a tellement d'invalides, de blessés, de gueules cassées dans les familles et les villages…

Puis il embrassa son père. Eugène Soubrié avait enlevé son veston du dimanche et tortillait son chapeau de feutre entre ses doigts. Julien lui ressemblait beaucoup. Le corps tout en muscles, il avait également les cheveux bruns, les mains larges et les yeux très bleus. Ils s'étreignirent longuement, frissonnant d'émotion, incapables de s'exprimer. Soudain, les musiciens de l'harmonie abrégèrent leurs retrouvailles. Comme l'express s'était éloigné à grand renfort de coups de sifflet, ils s'étaient rassemblés autour des drapeaux et de la banderole « Honneur à nos poilus » Dès qu'ils commencèrent à interpréter *La Marseillaise*, les discussions cessèrent. Dans une ambiance recueillie, l'assistance en entonna les paroles d'une seule et même voix. Puis les fillettes offrirent les bouquets tricolores aux poilus. Il y avait

une solennité dans cette cérémonie improvisée qui bouleversa Julien.

À l'invitation de la famille d'Amélie, ils s'installèrent à la terrasse d'une auberge pour se rafraîchir. Depuis le passage des premiers express à l'époque de Napoléon III, des activités s'étaient développées autour des bâtiments de la Compagnie du Midi. On y avait construit des entrepôts pour les négociants de Villeneuve, des remises pour les attelages, trois auberges et deux hôtels, et même des fours à chaux. Devant une limonade, les visages se décrispèrent. Tous étaient heureux d'entourer Julien. Ils ne cherchaient pas à dissimuler leur bonheur, mais on devinait également leur angoisse. Le danger n'était pas écarté, même si Julien était revenu sans aucune blessure. La guerre n'était pas encore terminée et personne ne pouvait prédire, aujourd'hui, quand elle s'achèverait. Après quelques semaines de permission, le jeune soldat repartirait pour Salonique. Mais Julien n'y pensait pas. Il n'avait d'yeux que pour Amélie. Elle avait enlevé son chapeau et les épingles qui retenaient son chignon. Ses cheveux châtains retombaient sur ses épaules d'une manière élégante. Il la regarda tendrement. Souriante, détendue, elle savourait sa limonade en se laissant entraîner par ses rêveries. Indifférente au brouhaha, elle songeait aux promenades sur le Causse qu'ils allaient pouvoir faire, à la préparation de leurs fiançailles et aux moments d'intimité dont ils profiteraient. Elle était tellement soulagée de le retrouver après cette longue absence qu'elle ne cherchait pas à cacher ses sentiments.

Julien l'avait compris ! Il était heureux. Baignant dans cette atmosphère champêtre qui entourait l'auberge, il essayait d'oublier la guerre…

Puis, tous ensemble, ils prirent le chemin de Villeneuve dans la Bébé Peugeot d'Henri Delmas. Ce dernier possédait une automobile depuis l'avant-guerre. C'était rarissime dans le pays. Les restrictions l'obligeaient désormais à ne la conduire que dans les grandes occasions, comme aujourd'hui.

Mariette guettait leur arrivée au premier étage de la demeure ancienne que les Soubrié habitaient sur la place des Conques. Elle avait terminé de mettre le couvert dans la salle à manger après avoir consacré son après-midi devant le fourneau à préparer quelques spécialités dont elle régalerait Julien. Elle l'avait vu grandir. Elle s'occupait de la cuisine, du ménage et de la lessive depuis le mariage des parents Soubrié. À cette heure, tout était prêt pour recevoir le jeune soldat. En entendant le moteur de la Peugeot ronronner devant le magasin puis les portières se refermer, Mariette descendit. Elle avait à peine ouvert la porte que Julien accourait aussitôt pour la prendre dans ses bras. En larmes, elle balbutia :

– Mon petit Julien ! Mon petit Julien ! Tu reviens enfin et sans avoir été blessé. Merci, mon Dieu…

Ils montèrent. Julien se débarrassa de son uniforme. Dans sa chambre, il dénicha une chemise et un pantalon qu'il portait avant son départ. Ces vêtements étaient trop amples pour son corps amaigri, mais qu'importe ! Il avait l'impression de renaître.

Les Delmas ne rentrèrent à Bellegarde que bien après minuit. Cinq kilomètres seulement les séparaient de Villeneuve, mais ils ne se pressèrent pas. Ils baissèrent les vitres de la voiture pour pouvoir profiter du souffle de fraîcheur qui avait chassé la chaleur. Dès qu'ils franchirent les anciennes fortifications de Villeneuve, ils évoquèrent l'organisation des fiançailles d'Amélie avec Julien. Les deux familles avaient convenu de se rassembler le dimanche 8 septembre à Bellegarde autour de leurs plus proches parents. Julien devait regagner Marseille et la caserne du 54e régiment d'infanterie coloniale trois jours plus tard. Émilie et Henri Delmas n'avaient pas d'autres enfants qu'Amélie, leur fille chérie. Les circonstances interdisaient la présence de musiciens, mais les Delmas comptaient recevoir les invités dans le verger attenant à leur maison pour un apéritif après la messe de onze heures. Puis ils déjeuneraient à l'auberge des Quatre-Chemins qui passait pour l'une des plus réputées du Causse. Émilie et Henri y songeaient depuis cette matinée de printemps où Amélie leur avait annoncé joyeusement : « J'aime Julien et il m'aime ! Nous nous fiancerons à Bellegarde dès qu'il obtiendra une première permission… » Ils avaient manifesté beaucoup de joie à cette nouvelle. Ils n'ignoraient rien des relations qui les unissaient depuis l'enfance et ils s'en réjouissaient. Grossiste en liqueurs et en vins, Henri appréciait Julien au point qu'il projetait désormais de l'associer à ses affaires, après le retour de la paix. Mais il préférait attendre encore pour l'entretenir de ses intentions qu'il n'avait même pas révélées à ses proches…

À l'arrière de la voiture, Amélie n'écoutait ses parents que d'une oreille distraite. Elle ne cessait de penser à Julien. Leurs retrouvailles, qu'elle avait tellement espérées pendant des semaines, l'avaient plongée dans une exaltation qu'elle n'aurait pas imaginée, mais également dans l'angoisse comme toutes les fiancées et les femmes de soldats. Elle avait conscience que les dangers encourus à Salonique n'étaient pas moindres qu'à Verdun, même si Julien avait cherché à la rassurer en affirmant le contraire. Mais que pouvaient-ils contre cette guerre ? Ils la subissaient depuis trois ans, comme des millions de femmes et d'hommes en Europe. Dans sa chambre surchauffée dont elle avait grand ouvert la fenêtre en rentrant, elle ressassa encore ses pensées et ne s'endormit qu'à une heure avancée.

Le lendemain, la jeune femme ne modifia pas ses habitudes. Même si elle manquait de sommeil, elle descendit dès sept heures pour prendre son petit-déjeuner dans la cuisine. Les Delmas habitaient une demeure de deux étages que les grands-parents paternels d'Amélie avaient construite sous Napoléon III. Édifiée en pierres calcaires du Causse qui reflétaient la lumière en toute saison, elle occupait une position centrale au croisement de quatre routes qui avaient contribué à la prospérité de cette bourgade de trois cents habitants. Une nationale la traversait, conduisant de Villefranche à Figeac puis à Aurillac dans le Cantal. Depuis Bellegarde, on pouvait accéder également à Septfonds, à Montsalès et à des villages de la vallée du Lot, à Peyrusse et à Salles-Courbatiers

que desservaient les express de la ligne Capdenac-Toulouse. La proximité du chemin de fer, le passage des diligences et la présence d'un maillage de chemins à travers le Causse entraînaient de nombreux échanges qui s'intensifiaient à l'occasion de la foire mensuelle. Les grands-parents d'Amélie l'avaient compris. Négociant en liqueurs et en vins, Gabriel avait cherché à accroître sa clientèle en organisant des livraisons dans les villages des environs, tandis que son épouse, Charlotte, était devenue mercière en vendant des bobines, des aiguilles et des rubans au rez-de-chaussée de la maison. Elle avait accepté que la mère d'Amélie, sa belle-fille, expose des chapeaux dans la boutique après son mariage. Émilie Viguier avait grandi dans un hameau de la vallée du Lot où les paysans cultivaient du seigle. On l'utilisait au paillage des châssis de chaises, à la fabrication des chalumeaux pour les brasseries parisiennes et des tresses à chapeaux destinées aux industriels de Caussade. Depuis l'enfance, le monde du chapeau fascinait Émilie. À l'adolescence, elle avait obtenu de ses parents d'être présentée à un chapelier de Caussade, qui l'avait engagée comme apprentie, puis comme ouvrière qualifiée. Elle n'avait pas renoncé à sa passion après son mariage, persuadant son époux et surtout ses beaux-parents que les familles de Bellegarde méritaient les services d'une chapelière. Aujourd'hui, elle fabriquait toujours des chapeaux, mais elle était secondée désormais par Amélie et leur ouvrière, Justine.

Pénétrant dans l'arrière-boutique, Amélie déclencha aussitôt la curiosité de Justine qui attendait son

arrivée en époussetant les moules à chapeaux, qu'on appelait les « formes ». Cette jeune femme d'une trentaine d'années au regard espiègle, aux cheveux frisottants, aux doigts souples, était l'unique ouvrière de la maison. Originaire de Limogne dans le Quercy, elle y travaillait depuis le départ d'Amélie en apprentissage. Elle s'était tellement bien adaptée à Bellegarde qu'elle avait épousé le receveur des postes.

– Comment avez-vous trouvé Julien ? Il est revenu en bonne santé ? Il n'a pas été blessé avant son retour ? Il n'a pas trop souffert de la chaleur en Grèce ? Et les fièvres ? C'est important. Il n'est pas atteint ? Non ! C'est bien ! Vous me rassurez… On prétend dans les journaux que des soldats en meurent.

Elle l'accabla de questions auxquelles Amélie ne pouvait pas se soustraire. Elle partageait leur quotidien depuis sept années, les satisfactions, les bonheurs et les difficultés de la maisonnée. Les Delmas l'estimaient beaucoup au point qu'ils la considéraient comme une cousine.

– Et les fiançailles ? s'inquiéta-t-elle ensuite. C'est prévu pour quand ? Vous y avez sûrement réfléchi en famille… Maintenant que Julien a décroché sa permission, c'est le plus important.

Amélie s'accorda du temps avant de répondre, comme si elle cherchait ses mots. Ses yeux verts s'agrandirent en amande. Un immense sourire illumina soudain son visage en creusant une fossette sur chaque joue.

– Nos fiançailles ? C'est pour le 8 septembre. J'attends cette journée depuis des semaines. Souvent, je

n'en dormais pas la nuit en me demandant s'il reviendrait. C'étaient des cauchemars qui n'en finissaient pas. Je m'imaginais que Julien avait attrapé les fièvres à Salonique et qu'il agonisait dans un hôpital, qu'il était blessé et qu'on l'amputait des deux jambes, que les Allemands torpillaient son paquebot en Méditerranée…

– N'y pensez plus ! Il est de retour… Et pour cette journée de fiançailles, vous devez être très élégante !

Sans se départir de son sourire, Amélie se planta devant l'un des meubles dans lesquels elle rangeait les plumes, les fleurs et les rubans qui décoraient les chapeaux. Elle y enfermait tous ses dessins, ses projets et ses trésors. Elle en exhuma des croquis qu'elle entreprit de montrer à Justine. Elles s'installèrent autour de la table octogonale où elles terminaient les finitions d'une cloche, d'une capeline, d'un canotier. Amélie avait essayé de trouver ce qui pourrait le mieux convenir à cette journée. Depuis des jours, elle avait crayonné une dizaine de chapeaux de paille qu'elle avait essayé d'embellir de fleurs de soie, de plumes, de dentelles festonnées, de nœuds en ruban. Justine reconnut qu'ils ne manquaient pas de qualités. Toutefois, l'une de ses esquisses avait sa préférence. Elle représentait une capeline en paille blonde qu'Amélie avait garnie d'un large ruban de soie bleu lavande et de fleurs de soie roses.

– C'est très élégant mais sans chercher à épater ou à éblouir ! s'enthousiasma-t-elle. On vous remarquera… C'est une évidence ! Une modiste ne laisserait jamais passer une occasion pareille pour

se distinguer… Mais je vous rassure ! Vous ne choquerez pas vos familles. Ni même les habitants de Bellegarde. C'est important à notre époque. Ils ne comprendraient pas que vous portiez des toilettes bizarres. Nous sommes toujours en guerre…

Émilie, à son arrivée, les découvrit en discussion autour de la création d'Amélie. Cette femme de quarante-cinq ans au chignon austère, au regard sévère et aux toilettes simples avait du caractère. Elle manifesta de l'étonnement.

– Tu crayonnais différents chapeaux pour tes fiançailles après la fermeture de la boutique ? Quelle cachottière ! Je m'en doutais. Soi-disant tu traînaillais après le départ de Justine pour « bichonner » ou « reformer » des feutres alors que personne ne t'y obligeait. Et tu n'étais jamais disposée à nous rejoindre…

Lorsque Julien l'avait demandée en mariage, la jeune modiste avait imaginé ces modèles. Elle s'était dépêchée d'y travailler comme si son temps était compté. Une frénésie s'était emparée d'elle tant et si bien qu'elle avait terminé ces esquisses en une semaine. Quoiqu'elle préférât sans hésiter la capeline, elle n'avait pas souhaité la mettre en chantier avant d'obtenir la certitude qu'il reviendrait.

– Si tu m'avais demandé mon opinion avant de dessiner, je ne t'aurais pas mieux conseillée ! avoua Émilie. Comme toujours, tes croquis sont originaux, et puis il y a tant d'harmonie dans le mariage des matières et ton choix des garnitures me surprend toujours !

Sa mère admirait son talent. « Elle a de la magie dans les doigts ! observait-elle. Elle maîtrise bien les techniques, elle a de l'ingéniosité. » Elle regrettait simplement qu'elle ne puisse s'épanouir pleinement dans cette passion. Depuis le début de la guerre, l'époque était à la sobriété et à la gravité. Frappées par la disparition tragique d'un proche dans les tranchées, beaucoup de femmes ne pouvaient porter que des voilettes de deuil, des chapeaux de couleur sombre et sans ornements. « Dès le retour de la paix, Amélie pourra les rendre à nouveau élégantes grâce à ses modèles ! » pensait-elle. Elle la revoyait dans son enfance lorsque, après la classe, elle s'appliquait à embellir des chapeaux en y ajoutant des fleurs, des plumes, des nœuds, des rubans qu'elle dénichait dans les réserves. Pour une gamine d'une dizaine d'années, elle réussissait à les transformer de manière étonnante. Comme sa mère était abonnée à *L'Officiel de la mode* et à *L'Art de la mode*, Amélie feuilletait souvent ces deux magazines parisiens pour y découvrir les nouvelles tendances. Elle dévorait les chroniques de *Fémina* qui apprenaient aux lectrices à fabriquer les fleurs des chapeaux. À l'occasion de son anniversaire, elle demandait toujours en cadeau un ouvrage de mode, dont elle avait remarqué la publicité dans ces revues. À douze ans, elle avait obtenu une mallette de modiste. Grâce à une pratique soutenue et à l'expérience de sa mère, elle avait progressé rapidement, au point de déconcerter la contremaîtresse de la manufacture de Caussade où elle avait commencé son apprentissage. Cette femme, dont le personnel craignait les

exigences, l'avait recommandée à la meilleure modiste de Montauban pour qu'elle se perfectionne. « Amélie mérite de devenir modiste ! avait-elle indiqué à Émilie. Elle est délicate et élégante… Surtout, elle a du goût ! » Ces trois années avaient transformé la jeune fille. Au printemps 1914, elle était revenue de Montauban débordant d'idées et de projets. Alors qu'elle n'avait que dix-huit ans, elle prévoyait déjà de s'installer bientôt à Villefranche pour proposer à la clientèle de cette sous-préfecture des modèles originaux que les femmes de Bellegarde n'oseraient pas acheter. Puis la guerre avait éclaté. Amélie n'avait pas renoncé pour autant à ses ambitions.

Justine l'arracha soudain à ses réflexions :

– Et votre toilette ? Vous y avez pensé ?

– Quelle question ! répondit Émilie avec une pointe d'humour. Si elle a dessiné son chapeau, elle a également préparé quelques ébauches pour la couturière… Ou je me trompe ?

Elle avait crayonné une robe mi-longue de coton rayé, mauve et crème, qui était assortie à une veste prune.

– C'est l'ensemble que j'aimerais bien commander pour cette journée ! souligna-t-elle. Je le voudrais élégant mais, surtout, pas tapageur. Quand la guerre sera terminée, je voudrais en profiter ensuite pour mes sorties.

Envieuse, Justine regarda son esquisse avant de soupirer :

– Vous avez de la chance, Amélie ! Une femme gracieuse et tout en finesse comme vous s'habille facilement…

Amélie et sa mère se rendirent chez l'une des couturières après le déjeuner. Dès le lendemain, elles consacrèrent leur après-midi à chercher les bonnes étoffes dans les magasins de Villefranche. Puis les journées s'écoulèrent très rapidement, rythmées par les essayages de la veste et de la robe, la confection du chapeau, les préparatifs des fiançailles et surtout le passage de Julien. Il rejoignait souvent Bellegarde au moment de l'angélus lorsque les Delmas fermaient leur magasin. Il empruntait la patache les après-midi de fournaise, mais il préférait parcourir à bicyclette les cinq kilomètres le séparant d'Amélie lorsqu'une averse était parvenue à rafraîchir l'atmosphère. Il éprouvait de l'ivresse et une sensation de liberté à pédaler sur le plateau, d'autant plus qu'il reprenait des forces de jour en jour. Julien changeait grâce aux attentions redoublées de ses proches. Odette et Mariette le traitaient comme un coq en pâte. Il avait un visage plus reposé et un regard moins anxieux au point qu'Amélie l'avait même surpris à siffloter. Dès son arrivée, elle l'emmenait en promenade à proximité de Bellegarde où les bois de chênes et de hêtres abondaient. Ils ne parlaient pas de la guerre et de son prochain retour à Salonique mais de leur avenir. Tous deux dessinaient des perspectives auxquelles ils avaient l'intention de s'accrocher désormais et qui leur permettraient de résister jusqu'à l'avènement de la paix. Ils se marieraient à Bellegarde dès que les généraux le libéreraient de ses obligations. Julien s'installerait à Villefranche-de-Rouergue où il travaillerait à nouveau comme comptable dans son

entreprise de salaisons et Amélie ouvrirait une boutique de modiste. Ils se rendraient peut-être à Paris pour leur voyage de noces s'ils en avaient le temps et surtout l'argent. C'était un souhait d'Amélie. Elle brûlait d'envie de découvrir les modèles des meilleures maisons et les nouvelles tendances, de ramener des affiches pour la décoration de son magasin, de rencontrer les fleuristes et les plumassiers les plus renommés. Ces projets pouvaient paraître lointains. Mais la paix reviendrait. Ils n'en doutaient pas.

Leurs fiançailles rassemblèrent, à Bellegarde, une trentaine de convives sous un soleil de plomb qui persistait depuis quelques semaines. Personne ne manqua la grand-messe à laquelle assistèrent en majorité des vieillards, des femmes et des enfants dans une ambiance recueillie. Beaucoup portaient des voilettes, brassards et chapeaux de deuil. Dans les rangs, on entendit des fidèles pleurer au moment où le prêtre associa dans ses prières les victimes et les blessés des tranchées aux jeunes fiancés de ce dimanche étouffant. La même retenue présida la réception qui regroupa ensuite les deux familles dans le verger des Delmas, à l'ombre des arbres. La guerre occupait les esprits. On échangea des nouvelles des absents. On s'inquiétait pour Julien. Certains demandaient d'une manière discrète à ses parents s'il retournerait à Salonique après sa permission ou si les officiers le renverraient à Verdun. Que Julien retourne à la guerre dans trois jours gâchait cette journée que tous les convives auraient préférée joyeuse et insouciante.

On devinait les tensions et la gravité sur les visages que l'excellent déjeuner ne parvint pas à chasser. Il y avait de la mesure dans les discussions. Personne n'avait le cœur à plaisanter, ni à s'amuser. Rompant avec les traditions, les Delmas n'avaient pas souhaité la présence de musiciens pour animer l'après-midi à l'auberge et il n'y eut pas de chansons au cours du repas. Après le dessert, tous les regards se concentrèrent sur la boîte à bijou que Julien sortit de la poche de sa veste avant de l'ouvrir avec une grande précaution. Elle contenait une bague rehaussée de trois pierres de couleur verte qui symbolisaient la prospérité, le bonheur et la fécondité. C'était un héritage de sa grand-mère. Lorsqu'il la glissa au doigt d'Amélie, dans un silence lourd, les convives songèrent aux incertitudes du lendemain. À leur amour si fragile.

Trois jours plus tard, la Peugeot d'Henri Delmas ramena Julien à la gare. Sa permission se terminait. Il devait regagner le dépôt de son régiment à Marseille. Odette et Eugène Soubrié l'avaient accompagné ainsi qu'Amélie. La tristesse les accablait. Quand le reverrait-il ? Et même le reverrait-il ? La gorge nouée, ils s'étaient enfermés dans leurs pensées.

Ils l'embrassèrent en entendant des coups de sifflet répétés dans les lointains. La locomotive s'approchait.

– Que la Vierge te protège pour que tu reviennes bientôt et sans blessure ! murmura sa mère.

Eugène Soubrié enleva son chapeau pour étreindre son fils, mais les deux hommes n'échangèrent pas une parole. Les mains d'Eugène tremblaient.

Quant à Amélie, elle bredouilla à son oreille :

– Julien… Je voulais te dire… Je… Je t'aime !

Elle avait les yeux et les joues mouillés de larmes.

– Je t'aime aussi ! souffla-t-il. Et je t'aimerai bien plus encore si on m'envoie au diable.

Elle ne lâcha sa main qu'au moment où il grimpa à bord du train. Puis il s'installa à la fenêtre pour un dernier adieu.

Amélie le regarda s'éloigner en pleurant tandis que l'express prenait péniblement de la vitesse.

3

L'attente débuta pour Amélie. Interminable. Éprouvante. Elle ne supporta bientôt plus de guetter le passage du préposé qui pourrait apporter une lettre de Julien. À neuf heures, elle se précipitait dès l'ouverture de la poste pour prendre le journal et le courrier de la famille. Elle y retrouvait des femmes et des fiancées de soldats que la même impatience dévorait. Elles partageaient le même sentiment d'exaspération les matins où le receveur n'avait à leur remettre aucune enveloppe oblitérée par les services postaux des Armées. Elles se soutenaient pour ne pas flancher dès que l'absence de nouvelles se prolongeait trop longtemps. Amélie appréciait toujours ces discussions matinales qui tempéraient son angoisse après un sommeil entrecoupé de cauchemars. Germaine ne manquait jamais de la réconforter dès qu'elle les rejoignait devant le bureau de poste si elle remarquait sa tristesse, sa fatigue et ses yeux rougis. Cette couturière avait épousé un menuisier qui combattait à Salonique, comme Julien. Énergique au point de

travailler dans les fermes au moment des grands travaux pour pouvoir élever ses enfants, elle comprenait ses tourments.

– Ne te décourage surtout pas ! répétait-elle tous les matins à Amélie, toujours dans l'attente d'un message de Julien. Les lettres finissent par arriver, mais elles mettent du temps. Prends patience ! Entre Salonique et Bellegarde, ça demande plusieurs semaines. Ne l'oublie jamais ! Il y a des milliers de kilomètres. Et ça lambine ! Elles se perdent parfois dans un fourgon, puis on les retrouve. Patience !

À défaut de lettres de son fiancé, Amélie consacrait du temps à rechercher des détails sur l'armée d'Orient et ses combats, dans le journal que recevaient ses parents. Elle n'y trouvait le plus souvent que des informations décevantes. Aussi interrogea-t-elle l'instituteur du bourg. Mais il ne la renseigna guère, même s'il occupait également la fonction de secrétaire de mairie. Elle frappa également chez maître Maffre, le notaire et maire de Bellegarde. Elle ne recueillit pas plus d'indications. Maître Maffre s'attacha à la convaincre de ne pas s'entêter : « Ne vous acharnez pas ! Vous gaspillez votre temps. Personne n'est bavard dans les bureaux. On le comprendra ! » Ces réponses négatives accentuaient son impatience. Des questions l'assaillaient qui l'enlevaient soudain à son sommeil. Où était Julien ? Était-il sain et sauf ? Souffrait-il de la pluie et du froid ?

Une matinée maussade de novembre, juste après la Toussaint, alors que l'automne s'était imposé avec ses brumes, ses averses et ses rafales de vent,